

MODES

Nous voici en mesure de satisfaire, en partie du moins, aux désirs de nos abonnées, désirs un peu prématurés, ce me semble, puisqu'il s'agit des modes de printemps. M^{me} Pelletier-Vidal a créé spécialement pour nous les costumes printaniers que représente la gravure noire intérieure et que nous allons décrire de notre mieux.

N° 1. *Mantelet croisé en crêpe de Chine* (le modèle du dos se trouve à la page 84). — Deux draperies en crêpe de Chine sont croisées à la taille sur un plastron à col droit en broderie de jais, frange de jais au bord extérieur; le côté gauche tourne autour de la taille et vient rejoindre les deux longs pans frangés qui tombent à droite; la pointe du dos s'agrafe dessus. Manche jockey avec l'un des côtés brodé en jais et des pendrilles aux pointes. Chapeau en paille marron, garniture de plumes blanches et beige.

N° 2. *Costume en fine étamine vieux rose et tissu broché mais, vert ancien et noir.*

— Jupe en étamine, posée sur un dessous de taffetas et plissée de larges plis creux; tablier en broché, plissé et pincé à la taille; une poche longue et carrée en broché sur le côté de la tournure. Corsage à très petite basque arrondie et garni d'un double col, le

premier en étamine, le second, intérieur, en broché; un côté de celui-ci se prolonge jusqu'à la taille et vient, en biais, rejoindre la poche. Capote en tulle vieux rose, avec des oiseaux retenant des coques en ruban; sous la passe croquée, un chiffonné de dentelle.

N° 3. *Costume en surah gris-bleu.* — Jupe plissée de plis fins, posée sur une sous-jupe en taffetas. Corset en velours noir, veste drapée, à l'encolure entr'ouverte sur une broderie d'or qui s'avance en pointe sur le corset. Col droit brodé d'or et col rabattu à pointe en velours. La manche de dessous plate et brodée d'or, sort d'un haut de manche drapé ouvert intérieurement, qui s'arrête en tournant le coude. Toque en faille grise; le bord en velours appliqué d'une dentelle d'or; devant, pouf de plumes; derrière, nœud retenant le drapé de la toque.

N° 4. *Veste à créneaux jouant sur un gilet boutonné de côté, coupé droit, au milieu, par un galon d'or.* — Drap d'été vin de Bordeaux. (Vue de dos à la page 84.) Patron découpé. La veste est ajustée, les deux bords, devant, sont découpés en créneaux lesquels jouent sur

le galon posé au milieu du gilet, qui se boutonne de côté. Poche de poitrine et patte cachant l'ouverture des poches de la basque; ce le-ci, fendue au dos, a le bord droit découpé en créneaux rabattant sur le côté gauche. Le col en velours se termine en



Coiffure de bal de M. Perrin, 28, faubourg Saint-Honoré.

patte. Chapeau en paille noire la calotte plate entourée d'un galon or broché et des plumes vin de Bordeaux.

N° 5. *Costume genre Empire. Éolienne vert-de-gris Pompadour et éolienne unie rose.* — Jupe en éolienne unie; au bas du lé-tablier, un haut volant en dentelle monté à tête. Tunique en éolienne Pompadour avec des revers en éolienne rose garnis de dentelle cernant le tablier. Le corsage, en éolienne Pompadour, a le côté gauche garni d'un revers sous lequel viennent se perdre les deux volants de dentelle de la très courte pèlerine qui reprend de l'autre côté du revers. Ceinture en éolienne, seulement à droite, part de la couture du dessous du bras et s'arrête, devant, en prenant un plissé de dentelle qui semble venir de la pèlerine. A la manche, une engageante en dentelle. Chapeau Empire en paille d'Italie, la grande passe doublée en satin vert-de-gris avec une touffe de roses au milieu; coques et fleurs dessus.

N° 6. *Costume en dentelle noire.* — Sous-jupe en faille, avec deux plissés au bas. Jupe de dentelle plissée; un demi-lé dentelé rapporté sur le côté forme une spirale sur la tournure. Le tablier, légèrement drapé à gauche, a ses plis perdus à droite sous la dentelle; deux pans frangés, en très belle passementerie perlée, tombent inégaux sur le côté. Corsage froncé pris, devant, dans un corselet en passementerie. Col montant assorti, ainsi que le gilet. Manche à parement de passementerie. Grand chapeau en paille mordorée garni de plumes et de ruban rouges.

N° 7. *Redingote Directoire en vigogne beige, jupe en peau de soie.* — La redingote a la jupe ouverte à droite; le corsage ouvert sur une cravate jabot en dentelle montée au col montant, se croise et se ferme droit par trois boutons. Revers à grand col cassé derrière en peau de soie brodée, ainsi que celui posé sur le côté de la tournure. Ceinture drapée en peau de soie. A la manche, un revers brodé. Chapeau en paille beige, un rouleau de plumes au bord et des coques de ruban en aigrette.

N° 8. *Manteau de voyage en belle vigogne mélangée à rayures chevron.* — Le manteau est semblable des deux côtés. Une très longue manche droite et ouverte laisse voir sa doublure de taffetas glacé rouge et beige. Une manche plate tient à celle-ci seulement à l'entournure; le dos ajusté et le plissé du devant boutonné tout le long est simplement cambré. Une belle fourragère en passementerie de soie étage ses rangs sur la poitrine, et des motifs à glands la fixent aux épaules; d'autres sur la tournure, au bas de la taille; le col est montant. Capote en paille noire, coques en ruban brique; hirondelle de côté. Mentonnière. Les chapeaux qui répondent aux costumes sont de M^{me} Boucherie, cette excellente modiste, dont nos abonnées savent apprécier le bon goût et le talent.

CORALIE L.

Nous allons ajouter à ces explications d'autres renseignements pris chez M^{me} Perrin-Reverchon, 28, rue du Faubourg-Saint-Honoré, où nous trouverons des modèles élégants et la coiffure appropriée. Lainages charmants, souples, brodés ou richement

brochés sur des rayures en soie. Comme toujours, les fantaisies sont combinées avec un uni, mais il faut de l'imagination et du goût pour trouver l'emploi coquet de ces bandes découpées dans l'étoffe. La façon droite prévaut, mais que de variétés M^{me} Perrin sait donner à l'ensemble! C'est une artiste de talent, qui sait habiller à la mode, sans excentricité et avec élégance. Nous dirons de même de M. Perrin, pour les coiffures exécutées par lui et que l'on peut voir toutes faites, avec ou sans les fantaisies et les fleurs qui en font des coiffures de bal. M. Perrin est l'inventeur de beaucoup de postiches aussi pratiques que légers et faciles à coiffer. Ce sont des bandeaux ondes, d'autres crépés, des nœuds, des frisettes et de longues mèches que l'on roule soi-même, que l'on refait en coques après avoir examiné la manière dont elles étaient tournées. Les croquis de tous ces postiches sont, avec leurs prix, réunis dans un catalogue que M. Perrin envoie franco, à qui le lui demande.

Nous irons voir maintenant chez M^{me} Turle, 9, rue de Clichy, les pardessus qu'elle a créés pour le printemps. Une visite charmante, en petit drap de fantaisie, se compose d'un dos plissé, serré à la taille par une patte; au-dessous, les plis non retenus s'ouvrent en éventail; le devant plissé forme un peu la pointe et se complète d'un second devant plus long sous lequel passe le bras. Une cordelière plate, terminée par de grosses boucles en passementerie, serre le premier devant.

Une autre visite, en peau de soie, est ajustée; les manches larges sont en tulle dentelle plissé et le tout égayé de jais. Une grande pelisse, en mohair gris foncé, est doublée de surah changeant rouge et gris; des fronces montent la jupe au dos, le devant et la longue manche sont pris ensemble sur le côté; la manche s'arrondit au bas et deux boutons l'empêchent de s'enlever.

De très gentils costumes de ville en lainage à fines rayures et d'autres à minuscules damiers, dans les tons gris et grenat, bleu pâle et bleu foncé, marron et crème, vert et chamois, sont fort jolis. Peu de garnitures, mais une façon élégante comme M^{me} Turle sait les inventer.

Il est avéré que pour être bien habillée il faut que le corset soit fait à la taille; aussi sommes-nous contre l'achat d'un corset de pacotille, fût-il en satin et très soigné. Nous parlons de ces corsets faits par centaines sur des mesures uniformes qui déforment la taille la mieux faite. Un corset bien fait sur vos mesures est hygiénique, et nous entendons par là qu'aucune pression fatigante ne comprime ni l'estomac ni la poitrine. Il faut être à l'aise dans son corset et se sentir soutenue cependant. Le corset de coutil de M^{me} Billard, 4, rue Tronchet, est de coupe excellente; bien cambré, il allonge la taille qu'il rend svelte. Son prix est moindre pour le corset de jeune fille. Pour les jeunes femmes, M^{me} Billard fait un corset très pratique, avec des bandes en caoutchouc formant des croisillons.

Nos abonnées qui habitent les colonies peuvent, s'il ne se trouve pas de dépôt de la veloutine C. Fay dans la ville qu'elles habitent, en faire venir de Paris, cette poudre de riz ne s'altérant pas en tra-



COSTUME EN FAILLE ET GROS TULLE GRÈC A PASTILLES BROCHÉES POUR DINER.

MODÈLE DE MADAME GRADOZ.

versant les mers. Très hygiénique pour le teint, elle le rend diaphane en faisant disparaître les taches, les boutons qui altèrent sa fraîcheur. La veloutine C. Fay se fait blanche, rosée et crème et se vend en boîtes blanche, rouge, verte. Prix : 4 fr. ou 5 fr. avec la houppe, 9, rue de la Paix.

L'ancienne maison Sajou, 71, boulevard de Sébastopol, Lefèvre et Cabin fils, successeurs, a préparé toutes sortes d'ouvrages en vue des ventes et des loteries de charité, si nombreuses pendant le carême. Il y a des coussins, des tabourets, des banquettes en

tapisserie depuis 12 fr.; des dessous de vase, des carrés, pour lampe et objet d'art, en drap perforé ou en broderie de fantaisie. Les prix sont très doux : 5, 7, 9 francs et plus; de jolies pochettes pour l'ouvrage, d'autres plus petites pour les aiguilles. Travail amusant et vite fait... Des travaux d'art : Paravent, panneau, fauteuil de style, sont d'un goût très artistique et préparés pour en faciliter l'exécution. On trouve dans cette maison tous les genres de canevases : balle à café, étamines et toiles à broder, et les fournitures pour tous les ouvrages.

Explication des Gravures noires (pages 73 et 75)

Coiffure de bal. — Cheveux du front relevés à la chinoise, avec quelques frisettes devant et près de l'oreille. Les cheveux de derrière sont massés en trois pous légers et superposés, des coques avec des fleurs légères sur le sommet. Des papillotes sortent des cheveux de la nuque qui sont tournés en façon de casque; un nœud réunit les trois papillotes qui sont inégales.

Costume en faille et gros tulle noir grec à grandes pastilles brochées. — Jupe en faille noire; autour, dans le bas, un plissé et une dentelle à pastilles, et au lé-tablier deux dentelles superposées soutenues par une ruche en faille. Jupe plissée en tulle; le lé-tablier légèrement et régulièrement relevé des deux côtés, piqué

de pendrilles en jais. Redingote en tulle, ouverte de chaque côté du tablier et plissée de plis cousus; à chaque bord, double ruban de moire noire terminé en boucle dépassée par un pan. Cette même garniture se reproduit au bord des lés de derrière avec d'autres rubans partant de la taille. La jupe de la redingote, qui s'arrête au volant de dentelle de la sous-jupe, a son bord simplement coupé. Le corsage ouvert sur un plastron en faille brodé au passé et de perles de jais, a ses bords plissés garnis d'un ruban de moire. Au bord du col, un agrément en jais. A la manche, un revers assorti au plastron, un nœud en moire et une manchette de dentelle.

Explication de la Gravure coloriée 4719

COSTUMES DE DEMI-SAISON

Costume en cachemire écreu garni de broderie anglaise. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en cachemire avec le tablier mouvementé par quelques plis maintenus, à droite, sous une bande de broderie qui fait quille, les lés de derrière droits et plissés. Corsage en cachemire avec un double revers, le premier en soie havane, le second en surah blanc comme la chemisette qui a un col brisé rabattu intérieurement. Sous le revers prend une broderie qui se perd dans la ceinture en surah drapée et nouée de côté, avec un pan frangé. La manche arrêtée au-dessous du coude est plissée extérieurement, ornée d'une draperie havane et d'un nœud; broderie en engageante. Chapeau en paille, des coques dessus sous le bord, en auréole, une dentelle et un nœud. Bottes en chevreau. Gants de Suède.

Costume en taffetas gris changeant et broché. — Jupe en taffetas, reçoit un tablier en broché légèrement drapé, des côtés, sous une première spirale de dentelle; une seconde spirale, en regard, encadre en panneau, trois plis de la jupe qui est en taffetas. Corsage en broché pris dans un corselet plissé, en taffetas, et coupé par des bretelles perdues dans le croisement du corselet. Un col brisé en taffetas et un jabot spirale en dentelle. A la manche, en taffetas, un parement en broché encadré d'une dentelle. Bas de soie noire. Souliers vernis à boucle. Gants de Suède. Petite capote dentelle et paille, élanement de fleurs devant.

CHRONIQUE

J'AI rencontré sur la voie publique, la semaine dernière, des voitures chargées de personnes bizarrement vêtues parmi lesquelles, d'ailleurs, je n'ai découvert aucun visage de connaissance. Au premier abord, en voyant la mine lugubre de ces promeneurs singuliers, j'ai cru que j'avais un enterrement sous les yeux, mais les messieurs de la société se sont mis à sonner de la trompe, ce qui m'a détrompé immédiatement. Alors j'ai eu l'idée d'un mariage, mais n'ayant trouvé dans le cortège, ni le voile blanc, ni les fleurs d'oranger de la mariée, ni le panache attendri et cependant déjà redoutable de la belle-mère, j'ai renoncé à cette supposition. Un sergent de ville passait par hasard, venant de se chauffer au poste de police et retournant se chauffer chez lui, sa garde finie. Je l'appelai; il feignit de ne pas m'entendre. Mais tous les Parisiens savent, aujourd'hui, l'infailible moyen de faire venir la police quand on a besoin d'elle. Juste assez haut pour être entendue de mon homme, je criai :

— Vive Bou...

Avant d'avoir eu le temps d'achever, j'étais entourée de personnages moustachus, commençant par des répis et finissant par de grandes bottes.

— Ne m'arrêtez pas! leur dis-je; c'était pour rire. Je voulais vous demander à quel genre de manifestation j'ai le plaisir d'assister.

— C'est bas une manifestation, dit un des sbires qui portait des galons et commençait à prendre du ventre. C'est le Carnaval. Zitzgulez.

— Qu'est-ce que le Carnaval peut bien faire à ces gens-là, qui m'ont tout l'air d'avaler de la chair d'un bout de l'année à l'autre?

— Ille nous est interdit de donner des renseignements politiques, répondit un autre. Différemment, circeulez.

Je circulai d'autant plus qu'une foule énorme me poussait. Tant bien que mal, je finis par arriver au but de ma course, c'est-à-dire dans un salon littéraire où je vais quelquefois, pour pouvoir dire que je connais des hommes célèbres. Précisément j'y trouvai M. Renan que l'on félicitait de son discours dans lequel il a loué si délicatement M. Claretie d'avoir connu la veuve de Cuvillier-Fleury, et Jeanne Darc d'avoir été brûlée toute jeune. Ma faible voix se joignit au chœur général. On est femme du monde ou on ne l'est pas.

— Vos aperçus ingénieux de l'autre jour, dis-je timidement, font espérer au public que vous abor-

derez l'Histoire du peuple Français quand vous aurez achevé l'Histoire du peuple d'Israël. Vous voyez des choses qui avaient échappé à tout le monde. Personne, avant vous, n'avait parlé de la guillotine à l'Institut avec cette hauteur de vues.

— C'est que, répondit l'académicien, les autres écrivains et Claretie lui-même choisissent un terrain défectueux. Allez le matin aux abattoirs : vous en rapporterez une foule d'idées fausses et des images attristantes. Voilà ce que font la plupart des historiens. Moi, j'examine les questions sous un jour plus personnel et je dis : Il n'y a que le Charollais pour donner de bons roostbeefs. Quant à la selle du mouton, elle infecte le suif pour peu que l'animal ait brouté plus de six semaines. Chacun son rôle en ce monde. Le nôtre est de manger des côtelettes, celui des Girondins était d'être guillotiné, et je ne vois pas la nécessité de leur élever des statues, pas plus qu'aux moutons. Mais je ne leur en veux pas non plus. Après tout, si Camille Desmoulins était aujourd'hui à la place du père Chevreul, moi je ferais peut-être le catéchisme dans un village du pays Trégorois. Et si Jeanne Darc était morte grand'mère, vous seriez peut-être institutrice anglaise en Russie, à cent roubles par mois. Le progrès d'une génération est la guillotine de la génération qui l'a précédée. Toute ma réponse à Claretie est là-dedans.

— C'est limpide pour un esprit comme le vôtre, répondis-je. Mais il y a des choses qui s'expliquent moins facilement : Le Carnaval, par exemple ?

— Le Carnaval est un reste de carême, comme les journalistes d'aujourd'hui sont un reste des prophètes Hébreux, qui étaient de simples boulangistes à leur époque. Beaucoup de gens, qui n'ont pas étudié la légende dans ses sources, croient que des nations entières passaient quarante jours, au printemps, sans se mettre sous la dent une aiguillette de volaille. C'est une erreur, née de la fausse interprétation de faits isolés. On a pris l'ordonnance de quelques médecins pour une pratique de pénitence. Ainsi, l'autre jour, M^{me} Adam racontait, en ma présence, qu'elle vit de laitage depuis six semaines. Supposez qu'on trouve ce détail dans ses mémoires vers l'an 3000 et qu'on en conclue à l'existence d'une secte religieuse, ayant le régime lacté comme base de son culte. Il n'en faut pas davantage pour faire sortir des rangs de l'humanité un million de martyrs, mais, comme je l'ai dit, les martyrs ne prouvent rien. Et voilà comment on a composé l'Evangile et la Bible. Heureusement j'étais là.

Telle fut la réponse que me fit ou qu'aurait pu me faire M. Renan. S'il m'eût interrogée à son tour sur l'effet produit par son discours dans plus d'un milieu, je n'aurais pas été médiocrement embarrassée. A n'en juger que par les remerciements et les poignées de mains de tout calibre qu'il a reçus, après la séance, dans le salon de Camille Doucet, l'orateur a pu croire qu'il a contenté tout le monde, mais, si l'Académie est le Temple du Goût, elle est moins invariablement le sanctuaire de la Vérité. Nos politiciens trouvent en général que leurs ancêtres de la Révolution ont été traités un peu légèrement. J'estime, avec d'autres, que Jeanne Darc et Louis XIV méritaient qu'on leur donnât plus d'importance. Mais

les moins satisfaits sont les gardiens de l'ombre de Molière, qui estiment que la Comédie-Française avait droit, sinon au discours entier, du moins à la bonne moitié du discours, puisque c'est en l'honneur de son chef que la fête avait lieu.

Me préserve le Ciel de dire qu'ils ont tort ! Les comédiens occupent une si grande place dans nos conversations, dans nos enthousiasmes et dans nos journaux, qu'il est tout naturel de les voir étonnés que l'Académie reste si calme en leur présence, surtout quand ils portent la perruque d'Alceste et les falbalas de Célémène.

Hier encore, l'illustre Compagnie (c'est des acteurs et des actrices que je parle) n'était-elle pas invitée à déjeuner chez un ambassadeur, et quel ambassadeur ! Celui de sa très prude, très sévère et très *particular* majesté Victoria. Qu'en aura-t-on dit à Londres ?

Le déjeuner tout entier d'un lord pour ces braves gens et, pour les mêmes, seulement quelques lignes d'un académicien ! En vérité, le traitement n'est pas proportionné.

M. Renan pourrait dire que la tâche dont il était chargé n'est pas toujours facile, et que certains éloges funèbres de l'avenir donneront du mal à ceux qui les prononceront. Ainsi, par exemple, si les porteurs d'actions de Panama étaient ce qu'ils ne sont pas — et ce qu'ils seront moins que jamais, les pauvres ! — je veux dire les habitués des séances de réception à l'Académie, le successeur de tel académicien que je pourrais nommer aurait besoin de tourner sept fois sa langue dans sa bouche. Il ferait bien de relire l'oraison funèbre du prince de Condé, un grand Français, qui eut ses heures difficiles, pour apprendre de Bossuet l'art de la préterition, de l'atténuation et de l'euphémisme.

Sans être aussi délicat, l'éloge de Sardou exigera aussi quelque savoir-faire de la part du nouvel élu, quand celui-ci en viendra à dire son opinion sur cette pièce étonnante, ébouriffante et surtout effarouchante de *Marquise* ! l'une des plus faibles qu'aura vues la saison théâtrale qui touche à sa fin. Je doute que le récipiendaire ait le courage de dire qu'elle est bonne. Mais, s'il la juge en toute sincérité, le voilà obligé de faire le procès des Parisiens. Car tous les Parisiens ont couru voir cette... imperfection, qui a fini par être une médiocrité fortement dorée. Pourquoi ? Parce que, le lendemain, le monsieur qui avait été « voir ça » disait à son cercle :

— Oh ! mon cher, c'est d'un raide !...

Parce que madame disait à ses amies :

— Je vous avoue qu'au deuxième acte j'aurais donné je ne sais quoi pour être à cent lieues. Mais mon mari a voulu rester jusqu'au bout.

De sorte que les jeunes auteurs — et les vieux aussi — peuvent tenir pour démontré cet axiome qui promet plus d'une sœur à *Marquise* :

« Il y a deux espèces de mauvaises pièces : les « convenables qui disparaissent de l'affiche le troisième jour, et les inconvenantes qui font de l'argent, parce que tout le monde veut les voir ».

C'est une vérité un peu dure pour les Parisiens.



Costumes de printemps, de Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot. — Chapeaux de Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Le monde « bat son plein » pour parler le langage étrange de certains courriéristes. Depuis que M^{me} Z..., locataire d'un appartement de cent louis au cinquième étage, n'invite plus cinquante personnes chez elle sans en dire deux mots à la Presse, les journaux annoncent dans leurs colonnes presque autant de soirées que de faillites, ce qui n'est pas peu dire. Le Général abat toujours ses sept dîners par semaine, pas un de plus — la chose serait difficile — mais pas un de moins. Aussi commence-t-il à être rare de rencontrer une Parisienne convenablement vêtue, qui n'ait point partagé avec lui le pain et le sel... de la salière, à défaut de celui de la conversation. Je ne veux pas dire par là que ce dîneur de bonne aventure manque d'esprit, mais il le ménage, et m'est avis qu'il fait bien. Voulez-vous une anecdote sur LUI, toute fraîche, et dont je fus le... Eh ! bien oui, le témoin. Après tout, pourquoi n'aurais-je pas fait comme les autres !

Donc, l'autre jour, après un dîner relativement intime (j'ai droit de dire *relativement*, puisque j'en

étais), on présente au Général une ouvrière fort avenante, ma foi ! connue pour avoir fait une propagande active aux élections du 27 janvier.

IL la salue, la complimente, la remercie, et finalement :

— Votre mari est-il aussi beau garçon que vous êtes jolie femme ?

— Je n'en sais rien ; mais, tel qu'il est, je l'aime bien.

— Vous avez des enfants ?

— Trois, Général.

— C'est bien, mais une bonne Française comme vous doit donner encore trois fils à la patrie. Et maintenant, permettez-moi de vous embrasser.

La délurée commère se prête à la cérémonie de bonne grâce et, plantant sans façon, à son tour, deux gros baisers sur les joues de son héros, elle dit :

— Volontiers, mais il faut que je vous le rende.

Et elle part enchantée.

Ne trouvez-vous pas que, dans mon histoire, c'est encore la femme du peuple qui a eu les plus jolies réponses ?

CONSTANCE.

HISTOIRE TRÈS SIMPLE

(SUITE ET FIN)



U donc, à cette heure, savait qu'une fois de plus, il se trouvait au monde une pauvre petite fille malheureuse, parce que, naïvement, elle avait donné son cœur, comme un enfant donne un baiser... Et qui s'en serait inquiété autrement que par pitié ! Ceux-là mêmes qui l'aimaient n'avaient rien compris...

Dans la douleur de Georgette, il n'entrait ni amertume, ni révolte ; mais sa foi dans son ancien ami l'avenir s'était envolée... Et une âpre sensation d'isolement montait, toujours plus vive, dans son âme, où restait seule, rayonnante et douce, la pensée que *lui* était heureux !... comme une étoile isolée brille parfois dans un ciel rempli d'ombre.

... Aujourd'hui encore, il penserait à sa petite amie Georgette, quelques heures tout au moins !... Il parlerait d'elle à sa fiancée !... Et puis, ce serait tout ! Qu'était-elle pour lui ?...

Là-bas, dans le pavillon aux clématites, tante Fanny et l'oncle Pierre allaient s'entretenir pendant quelques jours de M. l'Inspecteur. Et puis, là aussi, ce serait fini... Partout le silence se ferait...

Alors, c'était ainsi la vie !... Parfois un bonheur immense tel qu'il semble que le ciel lui-même ne pourrait le contenir et tout à coup plus rien : le souvenir un instant, et bientôt l'oubli...

— Ah ! que c'est triste de vivre ! murmura Georgette, serrant ses mains d'un geste de douleur passionnée.

... Dans sa marche inconsciente, elle était arrivée devant l'étang sur lequel se penchait le feuillage pâle des saules.

Plus d'une fois, elle était venue avec *lui*, M. l'Ins-

pecteur, et elle se rappela soudain combien, un jour ils avaient ri tous deux de la joie de la petite Rose, qui s'efforçait vainement de compter les étoiles brillantes semées par le soleil dans le couvert des vieux hêtres... Georgette, alors, n'avait pas avoué qu'elle aussi s'amusait de ces jeux de lumière fantastiques...

L'étang dormait toujours paisible, voilé par les nénuphars qui se glissaient partout à travers les roseaux... Mais le radieux soleil d'été n'irisait plus ses eaux, aujourd'hui d'un vert sombre, presque noires ; et, au loin, les bois se devinaient à peine dans une ligne indécise, noyée par le brouillard qui tombait pénétrant.

Et Georgette, enfin vaincue par cette indicible tristesse des choses, par la mélancolie poignante de ce jour d'automne, se laissa glisser à terre, sur le sol déjà jonché de feuilles, et éclata en sanglots convulsifs, désespérés, comme si son cœur allait se briser...

.....

... Le brouillard était devenu une petite pluie fine qui ruisselait avec un bruit monotone sur les branches dépouillées et couvrait de sillons la surface unie de l'étang.

Georgette frissonna. Depuis longtemps elle devait être là, car le jour s'assombrissait.

Elle regarda et vit autour d'elle les seuls bois toujours silencieux et mornes... Alors, elle s'épouvanta de se sentir ainsi comme abandonnée ; le même désir ardent, instinctif, de ne plus être seule la reprit, et, dans cette détresse éperdue de son cœur, le souvenir de sœur Thérèse lui revint. N'était-elle pas sortie pour aller à elle, comme l'enfant malade va chercher l'apaisement auprès de sa mère ?...

— Je veux la voir! murmura-t-elle passionnément. Oh! je veux la voir!

Elle ne se dit pas que l'heure avançait, qu'il eût été plus sage de retourner au Pavillon, que tante Fanny lui avait recommandé de ne pas s'attarder...

Non, elle ne songea à rien de toutes ces choses.

Dans son esprit surexcité, il n'y avait plus la place pour de calmes réflexions.

Avec effort, elle se mit en marche. Mais elle se sentait fatiguée, si fatiguée qu'elle ne pouvait presque pas penser! Et le murmure incessant de la pluie lui devenait une souffrance...

...Oh! comme ces allées étaient longues, et sombres avec leurs grands arbres qui rapprochaient tellement leurs cimes qu'ils ne laissaient plus voir le ciel gris!...

Georgette n'avait pas peur, mais ce silence et cette demi-obscurité l'oppressaient d'une façon étrange! A chaque instant, une rafale détachait des feuilles jaunies qui tombaient mollement comme lasses d'avoir vécu tout l'été...

Et Georgette aussi était bien lasse!... Pourtant elle avançait toujours...

Une foule d'idées tourbillonnaient confuses dans son esprit où restait seule un peu nette, la pensée qu'elle devait arriver auprès de sœur Thérèse!...

Des lambeaux de phrases, des souvenirs lointains ou proches l'obsédaient, vagues comme des images de rêve.

Plusieurs fois, la vision lui revint de cette matinée souriante où il lui avait rapporté une moisson de chèvrefeuille... Surtout elle se rappelait l'expression joyeuse de son visage quand il la lui offrait!... Il avait toujours été si bon, si attentif pour sa petite amie Georgette! et elle sentit quelle angoisse il aurait éprouvée à la savoir ainsi épuisée et seule, marchant dans la forêt...

Mais elle ne put longtemps penser à toutes ces choses; un poids toujours plus accablant alourdissait son front et sur ses lèvres une seule parole montait machinale: « Oh! que je suis lasse!... »

Pourtant elle ne voulait pas se reposer, même quelques minutes, parce qu'elle sentait bien qu'alors elle ne pourrait plus se relever, et il fallait qu'elle arrivât!...

Aussi, elle allait toujours, se raidissant contre elle-même pour obliger ses pauvres petits pieds fatigués à se mouvoir encore sur la route détrempée par la pluie...

...Enfin, elle apercevait le village, la grande rue déserte par ce temps et, tout au bout, près de l'église, la maison des sœurs, avec sa haute porte surmontée d'une croix autour de laquelle s'enroulait la vigne vierge.

Comme elle passait, quelques têtes d'enfants se montrèrent curieuses, dans l'entrebâillement d'une fenêtre mal close, puis rentrèrent bien vite, car la pluie tombait en une grosse averse qui faisait déborder les ruisseaux.

Devant l'école, stationnait une charrette, et son conducteur semblait prendre les ordres d'une religieuse qui lui parlait, s'efforçant de s'abriter sous l'auvent de la porte.

— Est-ce possible! M^{lle} Georgette! dit l'homme —

un habitant de Montigny — quand Georgette fut tout près de la maison.

La religieuse tourna la tête et Georgette reconnut sœur Thérèse.

— Mon enfant!... Est-ce bien vous?...

Elle fit encore quelques pas en chancelant.

— Oui, sœur Thérèse, je voulais vous voir... Mais j'ai trop marché dans la forêt... Oh! que je suis lasse!...

Sa main tremblante cherchait l'appui du bras de la religieuse. Mais la force lui manqua, et, toute blanche, elle glissa à terre, avant que sœur Thérèse eût eu le temps de faire un geste pour la retenir...

XI

— On dirait qu'elle est un peu moins pâle! fit une voix anxieuse.

Sous ses paupières demi-closes, le regard de Georgette passa égaré, perdu, sur la petite chambre aux murailles blanches, sur les religieuses qui s'empres- saient autour du lit où elle était couchée, sur la croisée à travers laquelle apparaissait un ciel de pluie tout sombre.

Derrière les vitres, une branche d'arbre, secouée par le vent, s'agitait dans un balancement continu, et les yeux de Georgette s'arrêtèrent sur cette branche... Il lui semblait qu'elle avait vu beaucoup de rameaux pareils courbés sous la pluie... Quelque chose avait dû se passer... Elle ne savait plus quoi, pourtant l'impression confuse lui restait que c'était quelque chose de douloureux...

Mais elle n'avait pas la force de chercher à se sou- venir, car elle se sentait faible comme si elle allait mourir. Une souffrance aiguë martelait son front, lui arrachant une plainte inconsciente et, dans le désor- dre de sa pensée, elle se prenait à croire que sa tête était ainsi douloureuse parce que cette branche d'ar- bre, agitée par le vent, venait sans cesse la frapper...

Comme pour échapper à cette souffrance, elle fit un faible effort et se détourna un peu... Puis, ne voyant plus alors sous son regard que le ciel gris, insondable, qui lui paraissait sans fin, elle eut une question machinale:

— Où suis-je donc?

— Ne vous tourmentez pas, petite Georgette, dit une des religieuses penchée sur le lit... Vous êtes avec nous! Vous avez eu froid dans la forêt...

— Tante Fanny m'attendra... Il faut que j'aille la rejoindre, murmura-t-elle encore du même ton mo- notone, sans ouvrir les yeux.

— Plus tard!... Vous irez plus tard!... Nous l'avons fait prévenir... Reposez-vous... Etes-vous un peu mieux?

Il y avait tant d'affection dans la voix de la reli- gieuse, que Georgette fit un mouvement pour voir qui lui parlait ainsi. Elle souleva un peu ses pau- pières alourdies et son regard tomba sur le visage plein de pitié de sœur Thérèse.

Alors tout à coup, brusquement, avec une netteté implacable, le souvenir lui revint, empourprant son pâle visage.

Elle fit un geste de prière vers la religieuse.

— Oh! ma sœur! Je voudrais vous parler!... à vous toute seule!... Oh! je suis si malheureuse!...

Sœur Thérèse transmit à ses compagnes la demande de l'enfant. Elles s'éloignèrent; et, quand la porte fut retombée derrière elles, sœur Thérèse revint s'asseoir tout près du lit.

— Qu'y a-t-il, ma chérie? questionna-t-elle.

Instinctivement, des mots de tendresse lui venaient pour cette pauvre petite créature brisée.

— Pourquoi êtes-vous seule?... Qu'est-il arrivé chez vous?... Avez-vous besoin de moi?...

Georgette souleva sa tête brûlante et les paroles jaillirent de ses lèvres comme un cri désespéré:

— Ah! sœur Thérèse!... Il se marie!... Il est parti et il ne reviendra plus!...

Une seconde, la religieuse la regarda sans comprendre... Mais déjà elle se rappelait cet inspecteur qui avait été, durant tout le dernier mois, l'hôte du Pavillon, et elle devinait...

— Ma pauvre petite enfant! murmura-t-elle, tandis que ses lèvres se posaient sur la tête pâle qui se profilait à demi perdue au milieu des cheveux blonds épars sur l'oreiller. Et sa voix avait une douceur profonde, enveloppante, la douceur d'un baume.

— Ma pauvre petite enfant! répéta-t-elle encore... Aujourd'hui il faut oublier et dormir, vous remettre; demain nous parlerons de tout cela!

Georgette la regarda de ses yeux étrangement agrandis.

— Non pas demain!... Tout de suite... Sœur Thérèse, il y a trop longtemps que je me tais!... Je ne puis plus!

Et c'était vrai! Elle avait bravement lutté contre elle-même pour garder le secret de sa première désillusion, mais cette longue course dans la forêt avait épuisé ses forces; maintenant que rien ne l'obligeait plus à cacher son chagrin, une détente se faisait en elle et un impérieux besoin d'en parler la dominait toute...

Elle reprit d'un ton bas, entrecoupé, déchirant comme une plainte, mais sans qu'une larme mouillât ses yeux pleins de fièvre:

— Oh! sœur Thérèse, comment ferai-je pour vivre comme avant... Je ne pourrai jamais, jamais... C'est trop cruel!

— Ma pauvre petite fille, l'épreuve est venue de bonne heure pour vous... Mais bien d'autres ont souffert ainsi et se sont résignées... Il faut être courageuse...

— Courageuse! interrompit Georgette. Ah! je l'ai été tant qu'il se trouvait là! Il est parti sans savoir que je...

Elle s'arrêta. Quelques semaines plus tôt, elle eût dit: « Que je l'aimais »; mais aujourd'hui, le mot « aimer » avait un sens nouveau pour elle, et sa bouche d'enfant s'effrayait de le prononcer.

Elle dit seulement:

— Il est parti sans rien savoir!... Mais maintenant je n'ai plus de courage!...

Sœur Thérèse prit dans les siennes les deux petites mains brûlantes:

— Mon enfant, ne parlez pas ainsi!... Vous avez des parents qui vous chérissent et vous devez penser à eux! Vous avez la bonne petite Rose... Le Bébé que vous aimez tant!...

— Le Bébé! répéta Georgette de la même voix faible, sans vibration... Le Bébé! je le tenais dans

mes bras la première fois que je l'ai vu, lui... Il faisait beau ce jour-là! Près de lui, la grille du jardin était toute dorée par le soleil!... Et aujourd'hui, tout est triste, oh! bien triste!...

Une sorte de sanglot se brisa sur ses lèvres, mais ses yeux demeurèrent secs, et elle continua:

— Ni tante Fanny, ni l'oncle Pierre ne comprendraient comment j'ai tant de chagrin parce qu'il est parti!... Vous ne le leur direz jamais, jamais, n'est-ce pas? jamais...

Elle ferma les yeux, épuisée, et, d'un geste inconscient, elle passa la main sur son front comme pour chasser cette chose invisible qui le lui rendait si douloureux.

Puis, elle reprit encore presque bas, ainsi qu'elle eût parlé en rêve:

— Oui, j'aime bien l'oncle Pierre, et tous là-bas!... Et pourtant avec eux, maintenant qu'il est parti, il me semble que je suis toute seule... Avant qu'il vint, jamais je n'avais pensé cela!

Elle était trop affaiblie pour réfléchir. Mais sœur Thérèse, elle, comprenait.

Sans le savoir ni le chercher, Jacques avait, en quelque sorte, affiné, compliqué cette enfant, par cela seul qu'il était supérieur aux hommes qu'elle avait jusqu'alors rencontrés; mais ceux qui l'entouraient étaient demeurés les mêmes, et, aujourd'hui, elle se heurtait à la poignante impression de solitude qui accable, même auprès d'être aimés, quand les âmes ne sont plus à l'unisson.

— Ma sœur, reprit tout à coup la voix faible de Georgette, avec un accent si désolé qu'il fit tressaillir la religieuse; oh! ma sœur, comme c'est dur de vivre!

— Ma pauvre petite fille, il faut bien gagner son repos... Dieu ne veut pas que nous soyons lâches, et il est toujours prêt à nous aider... Ne savez-vous pas, Georgette, que lorsqu'autour de nous tout manque, il nous reste encore, et Lui n'abandonne jamais.

Il y avait longtemps que la religieuse avait appris à reposer son âme dans cette foi calme et forte; et elle parlait avec la gravité sereine des sages qui ont compassion de la douleur des autres et la partagent, mais sans la ressentir vraiment, parce qu'ils se sont élevés bien au-dessus des émotions humaines.

L'enfant, elle, ne savait pas encore chercher son bonheur plus haut que ce monde!

Elle tourna vers sœur Thérèse ses yeux bleus, devenus si profonds et si sombres dans l'altération de son visage souffrant.

— Dieu est bien loin, ma sœur. Et puis, je ne suis pas bonne et sage comme vous... Je sais que vous avez raison, que je dois me résigner... J'espère bien que j'y arriverai... Mais pas tout de suite encore!... Maintenant je ne puis pas!... Je n'ai pas la force... Sœur Thérèse, le chagrin est venu trop vite pour moi!

Oui, Georgette avait raison, le chagrin était venu bien prompt et bien lourd pour ses jeunes épaules.

Sœur Thérèse se pencha vers elle, et très doucement:

— Ma pauvre petite, dit-elle, je voudrais vous consoler!

Une flamme passa dans les yeux de Georgette.

Si elle eût été trouver sœur Thérèse tout de suite,

en quittant le Pavillon, avant cette marche dans la forêt qui l'avait brisée, peut-être aurait-elle écouté les paroles d'apaisement que lui adressait la religieuse, car c'était une vaillante que cette petite Georgette; et elle s'en fût retournée soutenue et fortifiée. Mais, à cette heure, avec la fièvre qui la brûlait et surexcitait sa nature fine, donnant une acuité terrible à ses impressions, elle était incapable de résister au sentiment de désolation absolue, — comme les désolations d'enfant, — qui l'étreignait tout entière.

— Vous êtes bonne, ma sœur, murmura-t-elle, rejetant de côté sa tête blonde d'un geste douloureux. Mais vous ne pouvez pas faire qu'il n'ait vécu de notre vie pendant des semaines, qu'il ne se soit montré bon pour moi, que nous n'ayons causé et ri ensemble... Vous ne pouvez pas le faire revenir... Mon chagrin, c'est tout ce qui me reste de lui!... et je l'aime pour cela!... Ah! sœur Thérèse, vous ne pouvez pas savoir!...

Elle s'arrêta encore, car la force lui manquait. Puis au bout d'une seconde, elle acheva :

— Voyez-vous, sœur Thérèse, je souffre bien; mais, pourtant, j'aime mieux mon chagrin d'aujourd'hui que mon bonheur d'autrefois, quand je ne le connaissais pas!

Sous sa cornette blanche, sous la bure de sa robe de religieuse, sœur Thérèse tressaillit.

Tout à l'heure, Georgette lui avait dit : « Ma sœur, vous ne pouvez pas savoir! »

Était-ce donc que, dans la profondeur de sentiment qui faisait ainsi parler cette enfant, il y avait un mystère qu'elle ne pouvait comprendre!

Et voici que, dans sa pensée recueillie, montaient les paroles de l'*Imitation* :

« ... C'est quelque chose de grand que l'amour et un bien au-dessus de tout... »

« Rien n'est plus fort... plus élevé, plus étendu. Il rend doux ce qu'il y a de plus amer... On ne vit point sans douleur dans l'amour... »

— « Il rend doux ce qu'il y a de plus amer », répéta-t-elle tout bas.

Et Georgette venait de dire : « J'aime mon chagrin, parce que c'est tout ce qui me reste de lui ».

Sœur Thérèse se rappelait la rieuse Georgette, insouciant et jeune, avec sa fraîcheur d'âme, ses gaietés de petite fille... Et pourtant, à cette enfant, venaient les mêmes paroles de tendresse généreuse et passionnée que le mystérieux auteur de l'*Imitation* avait prononcées, comme une prière, des siècles auparavant : parce que le cœur de ceux qui aiment a toujours les mêmes accents.

Et sœur Thérèse, dont l'idéal était si haut que le bonheur terrestre n'avait pas été capable de le remplir, que nul désir ni regret pour ce bonheur n'avaient jamais effleurée, eut tout à coup l'intuition de ce qu'était l'amour humain, plus fort dans ses douleurs que toutes les consolations, quand bien même il est seulement un frêle petit amour, à peine éclos, s'ignorant lui-même, comme celui de Georgette pour Jacques...

Jusqu'alors, elle avait parlé à Georgette avec une compassion faite surtout de charité; elle la plaignait, car elle l'aimait et la voyait souffrir : le déchirement de ce cœur de jeune fille lui échappait...

Mais maintenant, ce n'était plus la religieuse seule, c'était la femme, toute frémissante d'une pitié émue, qui contemplait avec angoisse la fillette accablée.

— Mon enfant chérie, oubliez votre souffrance pour songer qu'il est heureux, *lui!* dit-elle d'une voix tendre; car elle sentait qu'une seule chose pourrait soutenir dans sa détresse cette pauvre petite fille qui ne voulait pas être consolée : la pensée du bonheur de celui qu'elle avait si naïvement et si pleinement aimé.

Une sorte de sourire éclaira un instant le visage sombre de Georgette. Elle murmura, fermant les yeux comme si elle eût enfin trouvé le repos :

— Vivre de la joie des autres! Il m'a dit cela un soir... Oui, c'est bon de penser qu'il est heureux!...

Dans son esprit enfiévré, passait la vision nette, presque vivante, de cette nuit lumineuse où ils avaient causé tous deux dans le paisible jardin du Pavillon.

Alors, avec une exaltation toujours croissante, qui commençait à se mêler de délire, elle se prit à raconter tous les détails de cette soirée, aussi du séjour de Jacques à Montigny.

En vain, sœur Thérèse essayait de la calmer. Elle ne se tut qu'au moment où, épuisée, elle tomba dans une sorte de lourd sommeil plein de rêves qui lui arrachait de sourds gémissements.

Au dehors, l'averse battait les vitres sous les rafales furieuses du vent.

Sœur Thérèse était demeurée auprès de Georgette, attendant l'arrivée de M^{me} Vignal et du docteur que l'on avait fait avertir. Dans l'ombre de la pièce éclairée par la lueur mourante d'une veilleuse, elle restait immobile égrainant son chapelet; mais sa pensée entière était remplie du chagrin de Georgette; et sans même qu'elle s'en aperçût, des larmes toutes chaudes, sorties de son cœur même, tombaient sur sa guimpe de toile.

XII

... — C'est un terrible accès de fièvre pernicieuse, avait répondu le docteur aux questions inquiètes de l'oncle Pierre, venu en toute hâte, car il n'avait pas été possible de ramener Georgette à Montigny.

— Elle est si jeune! Peut-être la sauverons-nous!

Mais le docteur savait bien qu'elle ne résisterait pas, cette enfant frêle qui, dans la torpeur de la fièvre, répétait toujours ces mots qu'elle avait dits si souvent sur la route de la forêt : « Oh! que je suis lasse! »

Une fois seulement, elle murmura si bas que personne ne l'entendit : « Oh *lui!* pourquoi est-il parti?... »

Et le troisième jour, quand se leva l'aube d'une grise matinée d'octobre, dans la blancheur des oreillers, l'enfant désolée s'était endormie de l'unique sommeil qui console de tout...

M. l'Inspecteur ne sut jamais pourquoi était morte sa petite amie Georgette...

H RDEL.

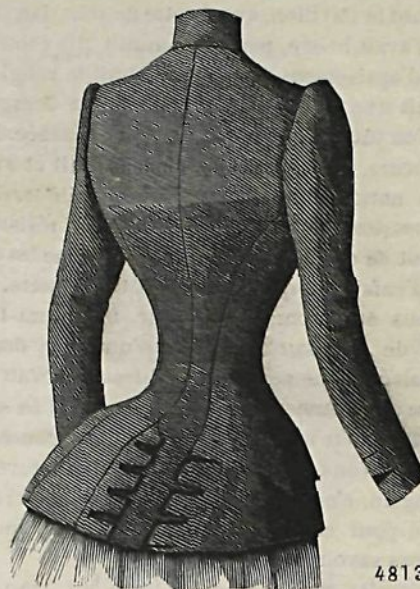
FIN



4812

Mantelet croisé vu de dos.

Figurine 1 de la gravure noire intérieure.



4813

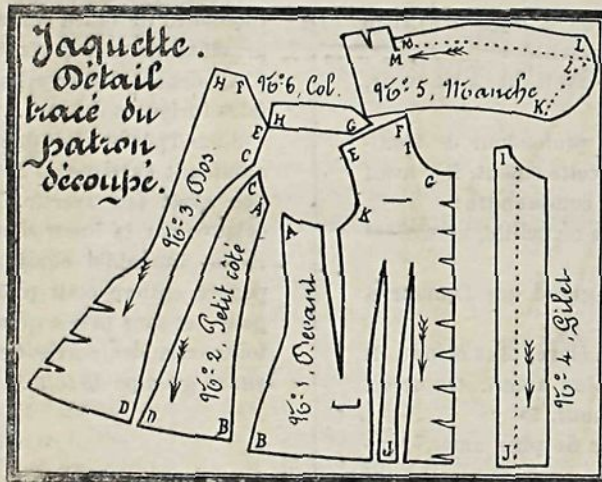
Jaquette vue de dos (patron découpé).

Figurine 4 de la gravure noire intérieure.

N° 1. Devant. — 2. Petit côté. — 3. Dos. — 4. Gilet. — 5. Manche. — 6. Col.

Ce modèle emploie 1 m. 50 cent. de drap couleur vin de Bordeaux. Les lettres de raccord du détail correspondent aux coches du patron découpé. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe.

Les bords du devant sont découpés en créneaux et ces créneaux jouent sur un galon cousu au milieu du gilet, lequel se ferme, à gauche, par de petites agrafes mécaniques; à droite, il est assujéti à la jaquette au-delà de la première pince, lettres de raccord I J. Faire les deux pinces de poitrine et celle du dessous du bras; joindre le petit côté, puis le dos, dont la basque, ou-



verte, a son bord vertical découpé en créneaux; cette partie croise sur l'autre côté. La manche est extérieurement, dans le bas, découpée en créneaux, créneaux qui se rabattent sur le côté du dessus de la manche. Col droit fermé en patte et de côté; le réunir à l'encolure, aux coches correspondantes. Une poche de poitrine, puis une autre sur chaque côté du devant. On fend le drap horizontalement, puis de chaque côté, afin que cette partie rabatte en patte sur la poche intérieure, et en cache l'ouverture. La figurine 5 de la gravure

noire intérieure montre le devant et le croquis du dos se trouve ci-dessus, page 84.

noire intérieure montre le devant et le croquis du dos se trouve ci-dessus, page 84.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4719
Et le Patron découpé d'une Jaquette découpée en créneaux, figurine 5 de la gravure noire intérieure et croquis du dos, page 84.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Florence. — Votre lettre, madame, nous remet en mémoire ces vers de notre fabuliste :

..... est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Nous regrettons de ne pouvoir complètement satisfaire une aussi ancienne abonnée, mais il nous est impossible de donner les deux. Notre ouvrage ne s'adresse pas à une femme de chambre, mais aux jeunes femmes qui font tous ces gentils travaux de fantaisie avec monture en bois; combien il faut de fines coutures pour réunir des morceaux de vieilles étoffes! Ces coutures il faut les ouvrir et les repasser; c'est un soin que l'élégante travailleuse ne veut pas confier à d'autres qu'à elle-même. Voilà pourquoi notre modèle est élégant. La critique n'est donc pas juste. Nous ne vous régalerons pas en février de ce qui a paru en janvier; où avez-vous donc vu cela? Pas plus que nous ne donnons à chaque instant des

broderies pour bébé numéros 2 et 4. Il nous faut bien penser à toutes nos abonnées et ce n'est que la diversité des annexes qui peut nous le permettre.

Madame la comtesse de M. — Tous nos remerciements pour l'aimable appréciation que contient votre lettre. Croyez, madame, que nous y avons été très sensible. Le phénix que vous cherchez, nous l'avons cherché comme vous, sans réussir à le trouver. C'est un état qui se perd. Pourquoi?

Madame X., Naples. — La toilette désignée est de Mme Gradoz, 67, rue de Provence. Je pense que le costume en gros tulle noir, très élégant, coûterait de 150 à 200 francs.

Madame la marquise de T. — M^{lle} Hélène, 20, rue des Pyramides, près l'Opéra, fait une jolie capote de tulle noir, avec dentelle or et ruban, pour 35 fr. N'est-ce pas le prix désigné?

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modèles de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Coiffettes de M^{me} BRUN-CAILLEUX, 11, r. du Marche St-Honore - Chapeaux de M^{me} HÉLÈNE, 20, r. des Pyramides - Veloutine FAY
 9, r. de la Paix - Etroffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN
 15, r. de la Paix.